



« Ce que je souhaite, c'est quoi : l'identification au groupe[1] . »

Voilà qui est étonnant à la première lecture. Comment souhaiter l'identification au groupe, formule qui évoque la fusion avec la masse, alors que l'analyse est un parcours de dés-identification ?

C'est à partir d'une élaboration sur le cartel que Lacan l'affirme, groupe auquel il donne un nom et un fonctionnement spécifique, probablement pour le distinguer car il n'est justement pas celui de la masse. Tout groupe n'est pas un cartel et ne peut être organe de base de l'École. Mais, au-delà de cette spécificité, le développement de Lacan dans la leçon du 15 avril 1975 du séminaire *R.S./* interroge d'une manière plus large la question du travailler ensemble pour les psychanalystes dans l'École, dans leur travail d'École, avec d'autres. Quid alors de l'identification au groupe ?

Au moment de ce séminaire, Lacan pense avec les nœuds borroméens. Rappelons le principe : quand le réel, le symbolique et l'imaginaire ne sont pas noués, c'est l'effondrement. Le déclenchement dit-on aussi, voire la folie. C'est justement le propos de Lacan à la suite de la phrase qui fait mon titre : « Quand ils ne s'identifient pas à un groupe, ben ils sont foutus, ils sont à enfermer [2]. » Traduction : l'identification au groupe, identification symbolique, est nécessaire pour tenir, indispensable, pour tout le monde ; c'est l'inscription dans le lien social des éparcs désassortis que nous sommes tous, analystes ou non. Que nous soyons des êtres de langage ne vient pas de nulle part, c'est le fait d'un lien, le premier étant généralement celui du groupe familial. Faute d'une identification au groupe, au groupe des humains, faute d'un nœud social comme le nomme Lacan, c'est l'errance.

Et pour les psychanalystes ?

La fin de l'analyse n'est pas la fin des identifications. La preuve, majeure, par l'identification au symptôme attendue au terme du parcours analytique. Des identifications chutent. Il y a donc du changement et du nouveau avec l'analyse, mais celle-ci, bien qu'elle le dévoile, ne supprime pas l'imaginaire qui reste nécessaire et actif. Les psychanalystes, même s'ils sont avertis des dérives possibles des identifications imaginaires, n'en sont pas à l'abri. Eux aussi doivent fabriquer un nœud social fondé sur le symbolique allié à l'imaginaire, et s'identifier à un groupe. S'identifier à un groupe, ce n'est ni à une personne, ni à une idéologie, et c'est à souhaiter.

Mais Lacan donne une précision qui change tout de la première lecture, qui écarte le risque de fusion avec la masse, et qui tient au fait que l'identification symbolique passe par un trait, par un signifiant, qu'il nomme ici « point ». Ce n'est finalement pas tant au groupe qu'ils doivent s'identifier mais à un point du groupe. Lequel ? « À ce qui dans tout nœud borroméen (...) fait le cœur, le centre du nœud. Et où est-ce que je vous ai marqué que déjà se situe le désir, le désir qui est aussi une possibilité d'identification ? C'est ici : À savoir là où je vous ai situé la place de l'objet(a) [3]».

Le point d'identification réside dans le manque et la cause, et non dans le savoir établi ou l'aura d'un maître. Nous ne nous réunissons pas pour être des analystes partageant un savoir commun, mais pour travailler la psychanalyse ensemble, pour penser le savoir. Le lien social est ici déterminé par la tâche et l'élaboration, et non par l'appartenance identitaire.

Au-delà de la question du groupe, cette leçon du séminaire RSI nous invite à réfléchir au lien entre identification imaginaire et identification symbolique. Il y a encore à explorer l'identification qui prend en compte le réel : l'identification au symptôme ?

Philippe Madet

<https://www.champlacanianfrance.net/evenement/JN26>

[1] J. Lacan, R.S.I., séminaire inédit, leçon du 15 avril 1975.

[2] Ibid

[3] Ibid.